

Isikour est le nom que porte l'île sur laquelle nous vivons. Aucun être humain ne l'a jamais visitée. Nous autres, Isikouriotes, tenons sur deux petites jambes, nous avons un ventre replet, deux bras graciles et un visage particulier. Nous parlons une langue que tous les humains peuvent comprendre et nous éprouvons les mêmes émotions qu'eux.

Mais à la différence des hommes et des femmes, nous ne mesurons guère plus de 90 centimètres et avons une peau de velours. Nous avons un corps doux et légèrement spongieux.

À Isikour, nous avons chacun notre couleur et la gardons toute notre vie. Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel sont représentées : certains sont vert pomme, d'autres bleu marine ou bleu ciel, d'autres encore sont jaune ambrés, jaune citron, orange citrouille... Et nous, les Isikouriotes ne faisons pas tout un « flan » de notre couleur de velours : nous ne sommes pas enclins à la violence et vivons en relative harmonie.

Le destin nous a tenus à l'écart des hommes, dans une contrée paisible et reculée, une terre féconde qui nous donne tout ce dont nous avons besoin pour vivre, manger, boire, construire de petites maisons et tout ce que vous pourrez imaginer de nécessaire pour mener une vie confortable, sereine et agréable.

\*\*\*

Je m'appelle Marietta Ninon et j'ai eu la chance de naître dans cette innocente petite ville. J'ai 107 ans, ce qui est relativement jeune pour un Isikouriote, car figurez-vous qu'un Isikouriote vit plus de 197 ans en moyenne.

J'avais 87 ans au moment décisif de ma vie que je vais vous raconter. J'étais une jeune Isikouriote adulte. J'étais belle, comme tous les Isikouriotes, plutôt intelligente, gentille et j'avais un rêve, c'était de devenir projectionniste ou écrivain.

Mon grand-père était projectionniste itinérant : il m'emmenait chaque dimanche quand j'étais petite fille, dans son camion pour sillonner notre île et projeter des films que j'adorais. Il passait des films d'aventures, des dessins animés, des films noirs, des histoires d'amour, des drames, des comédies, des films policiers, des histoires de vengeance, des films d'horreur. Il n'en a pas fallu davantage pour qu'il me transmette sa vocation. J'observais les réactions passionnées des spectateurs. J'aimais voir les gens se blottir l'un contre l'autre quand ils avaient peur, essuyé discrètement une larme à un moment émouvant du film ou se moucher au contraire bruyamment sans pudeur en se moquant du regard des autres Isikouriotes.

Et si j'aimais tant observer les autres Isikouriotes pendant le film, lovée contre mon grand-père, c'était pour une raison bien précise. C'est cette même raison qui me pousse à écrire aujourd'hui...

Je n'ai pas été une petite fille comme les autres, je suis née avec un problème. Et pas un petit problème, un problème gigantesque, grand comme des centaines d'Isikouriotes empilés les uns sur les autres ! Un problème affreux, et qui me semblait alors impossible à surmonter puisqu'il arrivait à Isikour pour la toute première fois depuis la nuit des temps... Et il a fallu que cela tombe sur moi...

Eh bien voilà, depuis ma naissance donc, je suis différente de tous les autres Isikouriotes. Mon ventre et mon visage changent de couleur dès que je ressens une émotion trop forte ! Vous me direz, mais voyons, les hommes et les femmes rougissent bien quand ils sont gênés. Mais je ne me contente pas de mignonnes petites rougeurs aux pommettes, non... Je vire au gris quand j'éprouve de la tristesse, au rouge ardent quand un garçon isikouriote me plaît, au vert foncé quand je vais être malade, au rose quand je suis en colère, au violet quand je suis intimidée, au noir quand j'ai fait un cauchemar, au blanc quand je ne suis pas contente et encore tout un panel de couleurs selon mes diverses émotions.

Évidemment, je suis naturellement très émotive, une fille sensible, comme nous avons coutume de dire. Et comme personne d'autre que moi n'a jamais été atteint par ce mal étrange — aucune trace même dans les livres anciens —, personne n'ose en parler ! Et je n'ai personne à qui me confier. Longtemps, quand je changeais de couleur, mes interlocuteurs isikouriotes, parents, amis... tous, faisaient mine de ne pas le remarquer et se défilaient subrepticement dans la minute qui suivait. Alors, je me retrouvais seule. Je courais me réfugier dans la salle de bains la plus proche et me regardais toute mauve, c'est la couleur qui me venait quand les larmes me montaient aux yeux, ma peau qui se transformait et attendais que mon joli vert turquoise habituel reprenne le dessus et que mes émotions retombent.

À l'école, j'allais souvent à l'infirmerie : l'adolescence fut une période difficile pour moi. Que d'émotions à contenir, que d'efforts pour se ressaisir dès que je me faisais gronder, ou dès que Louis-Louis passait par là...

Louis-Louis, j'y reviendrai bientôt, il s'agit d'une rencontre importante pour moi. Mais il est trop tôt pour en parler.

Mes parents étaient inquiets. J'avais de bonnes notes à l'école. Mes parents m'encourageaient et je travaillais beaucoup. Mais ces visites répétées à l'infirmerie et les commentaires des professeurs finissaient par les ronger. Tous disaient que j'étais trop discrète, trop effacée. « Fuyante, timide, mal-

à-l'aise... », voilà les mots que les professeurs utilisaient pour parler de moi tout en tournant autour du pot. Attention, il ne fallait pas évoquer ces transformations de manière explicite : secret-défense ! Comme une magie noire, un jeu de sorcier, qu'il fallait ignorer parce que l'admettre coïnciderait avec une remise en cause de toutes les lois de la raison isikouriote.

Évoquer mon problème, c'était comme parler d'un démon ! Cela porterait malheur, devait-on penser. Les superstitions occupent bien les pensées des Isikouriotes (tous les Isikouriotes sont superstitieux), mais chacun a le champ libre au sujet des croyances et des rites. Il y a des temples mais nul n'est obligé d'y aller. Globalement, on parle peu des dieux, et la superstition est une expérience très personnelle et secrète. Pour ceux qui ont la chance de pouvoir garder un secret... Moi, dans ma jeunesse, j'étais toute confuse devant mes croyances ; ma réserve naturelle me poussait à vivre très recluse les petits moments où je me sentais soutenue par quelque force surnaturelle. Je me réfugiais toute bleu ciel, dans l'un des coins de ma petite chambre et parvenais tant bien que mal à ne pas y penser en public.

Mes parents, inquiets et minés intérieurement par ce mal qui touchait leur fille et dont ils ne pouvaient parler, finirent par décider de m'envoyer voir le grand magicien du village Monsieur Méchminon, qui est très réputé là-bas à Isikour, mais qui ne maîtrise pas tout à fait sa science. Il travaille sur la botanique.

Ce monsieur s'intéressa beaucoup au cas Ninon, comme il l'appelait pendant ses réunions de travail avec ses confrères. Mais lui, pas plus qu'un autre, n'osa formuler les mots qui auraient peut-être pu me libérer. Non, ce mal inconnu devait rester tabou, ce qui renforçait mon sentiment de honte alors que j'avais de mon côté commencé à esquisser un rêve de délivrance en attendant le premier rendez-vous avec ce Monsieur Méchminon.

Monsieur Méchminon parvint à me faire comprendre que j'étais une jeune femme sensible. Puis il me fit admettre que mes choix de métier coïncidaient avec une certaine peur des autres Isikouriotes. Rester tapie chez soi pour écrire un livre ou encore se cacher dans l'antichambre sombre d'un cinéma, il s'agissait là de choix bien révélateurs... Il me proposa de me concocter une préparation à base de plantes, essentiellement des fleurs pour essayer de me soulager. Au fond de lui, très troublé par ces changements de couleur, le magicien songea que peut-être ses potions pourraient mettre un terme à ces étranges transformations. Quant à moi, un peu coincée par cette autorité supérieure, je pliai et commençai à prendre ces infusions. C'était une préparation savamment pensée par Monsieur Méchminon à base de plantes rares aux noms compliqués, voire poétiques : *Agrostis stolonifera*, Joubarbe des montagnes, avec une pointe d'*Acorus calamus*. Au début, j'étais très fatiguée et me

suis mise à manger comme un cochon. Mais petit à petit mon corps s'habitua et au fil des mois, je me sentis bâtir une forteresse de mon petit corps jusqu'alors si spongieux. Je pleurais moins, redressais la tête, mon état d'esprit était plus serein et mes émotions à fleur de velours devenaient plus douces.

Tout le monde fut ravi de constater que la nouvelle Marietta, la même avec quelques rondeurs en plus, commençait à dissimuler plus vite ses changements de ton et mieux encore, que son beau vert turquoise s'imposait davantage, enfin moins réactif, enfin stable. J'étais tout de même restée plusieurs années tapie chez mes parents, puis revenant peu à peu à la vie sociale mais par des sorties dans les magasins, au cinéma... j'avais arrêté toutes mes activités. Maintenant il était temps pour moi de recommencer à écrire et de trouver un travail de projectionniste. J'avais mon diplôme de projectionniste depuis déjà longtemps mais je n'avais jamais exercé mon métier. J'avais seulement fait quelques stages et ma couleur était passée systématiquement au jaune citron. Il en était de même quand j'avais rendez-vous pour un travail, chaque fois confuse et affolée, je virais au jaune citron.

Désormais, il était temps de trouver un travail. Je me sentais prête.

Après des mois de recherches infructueuses et de rendez-vous ratés, je reçus enfin un courrier de la part du Cinéma La Bobine, me donnant rendez-vous avec Monsieur le Directeur Jean Bobinon, au sujet d'une place de projectionniste qui se libérait. J'étais folle de joie, cela se traduisit par une explosion de petits cris et une danse haute en couleurs, spécialement en vert bouteille, dans ma chambre de jeune fille.

Le lundi matin, jour de mon rendez-vous, je me levai très tôt, me préparai en hâte, pris un bon petit déjeuner, et me décidai à partir de très bonne heure. J'étais si pressée qu'à 7h30 à peine, je faisais déjà le pied de grue devant la porte. Il faisait beau et je vis une terrasse de café ouverte à quelques mètres de là. Je décidai de m'y installer quelques minutes.

C'est alors que j'aperçus une silhouette familière au loin. Non, je n'arrivais pas à y croire, c'était Louis-Louis qui s'approchait !

Louis-Louis, parlons-en à présent, il est temps ! Louis-Louis était un jeune homme isikouriote âgé de 89 ans et d'un beau bleu sombre. Louis-Louis avait été dans la même école que moi et nous nous connaissions bien. Quand nous étions encore au lycée, nous nous parlions chaque jour à la récréation mais très vite, chaque fois... Pourquoi ? Vous l'avez déjà compris. J'étais amoureuse de Louis-Louis et

chaque fois que je lui parlais, au bout de quelques secondes, je virais au rouge profond. Louis-Louis connaissait bien mon trouble et au fond de lui, il avait toujours eu un grand désir de m'aider. C'est du moins l'impression qu'il me renvoyait et ce qu'il m'a raconté longtemps après. Mais il ne savait comment faire... Alors, contrairement aux autres Isikouriotes, quand je changeais de couleur, il ne trouvait pas une excuse pour fuir le plus vite possible, non, il restait devant moi. Il ignorait ce que ce rouge profond pouvait bien signifier mais il espérait bien que cela témoignât d'un sentiment amoureux parce qu'à ses yeux, ma différence était très troublante. Au lieu d'en avoir peur, comme tout Isikouriote, il était fasciné. Alors, il se mettait à me poser des questions banales et faisait tout pour me retenir le plus longtemps possible. Mais je fuyais toujours au plus vite pour cacher honteusement ce rouge profond qui me défigurait à mes yeux. Et chaque fois, je courais pleurer dans les toilettes, ne pouvant même pas me regarder dans une glace de peur des réactions moqueuses des autres filles normales de mon école. Je me cachais vite fait.

Je savais finalement peu de choses sur lui, vu la brièveté de chacun de nos échanges. Mais je comprenais déjà, en observant son attitude, qu'il était profondément bienveillant et patient. Chaque jour, après s'être enquis de comment j'allais, il parvenait à me raconter brièvement le passage du livre qu'il avait lu la veille. Je savais donc aussi qu'il aimait par-dessus tout lire de beaux livres.

Ce jour-là, cela faisait des années que Louis-Louis et moi ne nous étions pas rencontrés mais j'avais pensé à lui. Les soirs, dans mon lit, je m'autorisais à rêver de lui. Pelotonnée dans mes draps, j'oubliais la couleur rouge qui me montait au visage et au ventre, et je ne m'endormais pas sans avoir eu mes quelques heures de douceur imaginaire. Ce que j'ai appris bien plus tard, c'est que Louis-Louis aussi avait pensé à moi. Il se demandait bien quand il me reverrait et comment m'aider. Ce matin-là, il ne voulait pas reculer, il voulait foncer tout droit vers moi et me poser tant de questions que je ne pourrais pas m'enfuir encore une fois. Alors Louis-Louis s'approcha de moi :

« — Bonjour Marietta !

— Bonjour Louis-Louis, bredouillai-je déjà toute rouge profond. »

Louis-Louis était ravi de constater que je n'avais pas, malgré le temps écoulé, changé mes sentiments pour lui qu'il devinait de plus en plus clairement.

Il m'expliqua qu'il venait de trouver un travail dans la bibliothèque Mange-Livres. Je le félicitai. J'étais tout excitée parce que cette bibliothèque, je la connaissais bien, je pouvais même l'apercevoir depuis

ma terrasse de café, puisqu'elle se trouvait juste en face du cinéma La Bobine. J'ai voulu raconter à Louis-Louis que j'allais moi-même à un rendez-vous pour un travail au cinéma La Bobine mais je ressentis déjà le violent désir de partir me cacher. Louis-Louis me retint avec plus de verve que n'importe quelle fois auparavant.

« Mais enfin, pensait-il, nous avons tous deux fini nos études, Isikour est petit mais nous ne nous sommes pas croisés depuis déjà des années. » Il n'allait pas laisser passer une telle chance ! Alors il me parlait et je fondais, partagée entre le plaisir de le revoir et le désir de m'échapper.

Louis-Louis était ravi. Il aimait mes couleurs, il ne m'en trouvait que plus belle et puis, jamais encore, nous n'avions parlé si longtemps. Il ne voulait pas que ce moment s'arrête. Mais comme on aurait pu le prévoir, je finis rapidement par prétexter un besoin urgent d'aller aux toilettes et me mis à courir vers l'intérieur du bar. Louis-Louis était bien décidé à m'attendre mais je m'étais enfermée pour pleurer devant la glace, toute mauve et rouge en même temps. Rien à faire, je ne parvenais pas à me ressaisir. Si j'avais eu mon remède sur moi, je l'aurais vidé dans les toilettes. Moi qui me sentais de nouveau prête à affronter le monde du travail, comment ferais-je et à quoi bon si j'étais condamnée à vivre des amours imaginaires toute métamorphosée dans le fond de mon lit ? Toute seule, c'est ce à quoi je pensais, je finirais toute seule. Le temps passait et je commençai à penser que Louis-Louis ne m'attendrait pas. Je me trompais. Mais enfin je ne pouvais pas rester là, coincée pendant des heures ! Tout à coup, on frappa à la porte :

« — C'est pas bientôt fini là-dedans, y en a qui attendent !

— Oui, oui, j'arrive, excusez-moi ! », m'écriai-je le teint et le ventre devenus couleur carmin.

Et je sortis des toilettes. Louis-Louis était là :

« — Ça ne va pas ? Tu es malade ?

— Non, non, Louis-Louis, je me maquillais juste un peu. »

Quelle excuse ! Enfin, je ne me maquillais jamais, Louis-Louis le savait bien et on voyait bien que mes yeux étaient naturels. Je passais décidément par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel : j'étais gênée, heureuse et triste tout en même temps, en colère après celui qui m'avait dérangée, pressée d'aller à mon rendez-vous mais retournée par la présence de Louis-Louis. Je me disais : « Je ne peux pas aller à mon rendez-vous pour un travail dans cet état-là ! » Louis-Louis ne savait pas quoi faire pour m'aider. Il me demanda ce que je faisais dans le quartier et je parvins tant bien que mal à le lui expliquer. Il me félicita à son tour, tout réjoui et dit tout simplement :

« Allez, il est 8 heures, allons-y ensemble, tu veux bien ? »

J'étais rose touchée. Je dis à peine oui et me relevai pour payer mon café et suivre les pas de Louis-Louis. Nous nous séparâmes en face de la bibliothèque et du cinéma. Encore toute décolorée, je me sentais pourtant légèrement apaisée.

Bizarrement, la présence et l'insistance de Louis-Louis me faisaient du bien. Je tentais d'ignorer mes couleurs et l'hôtesse d'accueil du cinéma ne fut pas fuyante. Comme je semblais moins gênée, le regard des autres se faisait aussi plus calme. Je jubilai en bleu sombre, puis retrouvai ma tranquillité et redevins vert turquoise. Mon rendez-vous s'est même bien passé, je me sentais sereine.

Il ne me restait plus qu'à attendre la réponse, et Monsieur Bobinon m'avait laissé entendre clairement que celle-ci serait rapide et très probablement positive. Oui ! Là, je me sentais, carrément ragaillardie, fière et bien vert-turquoise.

J'allais repartir sans dire au revoir à Louis-Louis, les joues et le ventre légèrement grisés mais j'étais si heureuse d'avoir finalement surmonté mes peurs pour mon rendez-vous que j'ai osé imaginer rendre une petite visite à Louis-Louis dans sa bibliothèque pour lui demander son numéro de téléphone. Je me disais : « Tu seras déçue si tu n'essaies pas, allez, lance-toi ! ».

Je fis donc un petit détour par la bibliothèque Mange-livres, avant de rentrer chez moi. Je rentrai et vis Louis-Louis à son poste en train de renseigner une dame. J'attendis qu'il ait terminé et m'approchai lentement mais sûrement. Je respirai bien fort une fois et parvins à m'exprimer :

« — Louis-Louis, excuse-moi de te déranger mais pourrais-je te demander ton numéro de téléphone ? »

C'est Louis-Louis, qui semblait gêné pour une fois, et surpris par mon aplomb soudain, il dit :

« — Oui, bien sûr et comment s'est passé ton rendez-vous ?

— Très bien, Monsieur Bobinon m'a promis une réponse rapide et certainement positive. Je suis ravie ! Il n'y a plus qu'à attendre maintenant...

— Mais c'est fantastique ! Je suis si content pour toi ! »

Louis-Louis sembla comme se reprendre tout à coup et me donna son numéro de téléphone. Puis il me proposa :

« Et si nous allions au cinéma un de ces jours ? »

J'eus un pic de rouge profond, mais je me ressaisis et pus dire oui avec plaisir. Nous nous dîmes au revoir et nous quittâmes tout chamboulés.

Je rentrai chez moi, légère comme une plume tout le long du trajet. J'annonçai à ma famille que mon rendez-vous s'était bien passé et qu'on pouvait largement espérer que j'aurais le poste. Mes parents me félicitèrent et je m'endormis dans ma chambre, encore bouleversée par toutes ces émotions. Je me repassais en boucle l'épisode, partagée entre un sentiment d'échec : je m'étais laissé submerger et plus rien n'y avait fait, pas même le fameux remède de Monsieur Méchminon ; et un sentiment de sérénité : après tout j'avais fini par me ressaisir et puis, Louis-Louis voulait me revoir !

Vous imaginez bien la fin de cette histoire. Louis-Louis et moi nous revîmes et finîmes par nous embrasser. Louis-Louis adorait le rouge profond que sa présence faisait poindre au sommet de mes joues et je pouvais le sentir. Je me mis donc à aimer ma différence et commençai à apprendre à garder pour nous deux seulement mes belles transformations. Je n'eus même plus besoin de prendre mon remède prescrit par Monsieur Méchminon.